

Sur son carnet secret Monique écrivit « je l'aime, je l'aime, c'est le plus beau, le plus fort, le plus brave. Il va venir me chercher et je partirai avec lui au bout du monde. » Puis, elle cacha le petit carnet derrière le tiroir de son bureau, là où personne ne viendrait jamais le chercher. S'en aller, se sauver, respirer enfin. De quel droit ses parents lui interdisaient-ils de le voir ? Sous prétexte qu'il avait de mauvaises fréquentations, qu'il avait déjà été arrêté par la police pour des broutilles, et que sa famille n'avait pas bonne réputation. Evidemment, la sienne en avait une, elle, de réputation ! « Tu parles ! Une famille bordelaise de négociants qui a établi sa fortune sur le négoce, le pinard, la traite des esclaves ! Ça vaut mieux qu'une famille de garagistes venue on ne sait d'où, bien entendu ! ». Le jour où elle dit cela à son père, elle prit une gifle magistrale et partit pleurer dans sa chambre. Ah ! Ils allaient voir les trafiquants d'esclaves ce dont était capable le rejeton femelle de leur famille ! Georges, son Georges allait l'emporter vers d'autres cieux. De quelle manière ? Elle ne se posa même pas la question. A seize ans, ce n'est pas le genre de détail qui t'arrête. Elle fit en douce son baluchon, comme dans les romans et attendit l'heure H en feuilletant « Salut les copains ». A minuit sonnante, elle sortit par la fenêtre de sa chambre, chose facile puisqu'elle se trouvait juste au-dessus d'un lierre centenaire au tronc énorme qui lui avait déjà servi plusieurs fois d'échelle. Elle eut une pensée moqueuse pour ses parents « ces imbéciles qui ne se sont jamais rendu compte de rien », enjamba le rebord de fenêtre et descendit comme un chat. Au bout de l'allée, de l'autre côté du portail, l'attendait Georges dans une 304 blanche.

- Wouaouh ! La classe ! Tu l'as eu où ?

- Je l'ai piquée à mon père, dit Georges avec fierté en l'embrassant sur la bouche. Personne ne viendra la réclamer. C'est une voiture volée. Mon père devait changer les plaques et la faire passer en Espagne. Tu vois, tout va bien.

- Ah, dit-elle pour tout commentaire en pensant que ce n'était peut-être pas très moral. Mais comme disait son père « à la guerre, comme à la guerre », ce qui endormit pour un temps ses doutes.

- On va partir pour l'Italie. Tu es prête, bébé ? Après la Grèce, l'Égypte, le tour du monde !

Il ne lui vint même pas à l'idée de demander avec quel argent ils allaient vivre. Encore une question qu'on ne se pose pas à seize ans. Georges avait dix-sept ans et s'il était confiant, elle l'était aussi.

Tout se passa pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ils déjeunèrent d'un sandwich au bord de la route, le meilleur sandwich qu'ils aient jamais mangé de leur vie. Puis, ils prirent la direction de Sète.

- Tu vas voir comme c'est beau bébé. J'y suis déjà venu avec mon père. On pourra peut-être dormir là-bas.

Monique rougit à l'idée de dormir avec son amoureux pour la première fois de sa vie. Où ? Peu importait. Sûrement un hôtel au bord de la mer plus romantique que sur la Côte d'Azur.

A l'entrée de Sète, Georges gara la voiture, ouvrit le coffre et exhiba un fusil de chasse, des cartouches cachés sous des couvertures, et divers objets dont un sac à main rempli de billets de banque.

- Avec ça, on ne risque rien dit-il fier de lui.

D'une voix blanche, Monique demanda :

- Où as-tu trouvé ça ?

- C'était dans la voiture. Regarde, j'ai trouvé autre chose, un flingue. Garde les cartouches dans ton sac. On peut en avoir besoin.

Tétanisée, horrifiée, la jeune fille ne protesta pas. Ils remontèrent dans la voiture et Georges mit la musique de son lecteur de cassettes à fond. Mélangées au bruit du moteur, les sonorités

nasillardes de l'appareil faisaient une cacophonie insupportable rendant impossible une conversation entre les deux adolescents. Monique commençait à avoir peur.

A la sortie de Sète, sa peur se transforma en terreur lorsqu'un camion de CRS les prit en chasse sur la nationale qui mène à Frontignan. Georges avait filé sans s'arrêter dans cette merveilleuse ville qu'il avait pourtant promis de lui faire visiter.

- Que nous veulent-ils ? demanda-t-elle la gorge nouée. Tu devrais t'arrêter non ?

- M'arrêter ? Espèce d'andouille ! Tu sais ce que nous avons dans le coffre ? Et puis tais-toi ! Tu me déconcentres. Ce que les filles sont connes ! Je n'aurais pas dû te prendre. Si ça se trouve, t'es même pas un bon coup ! Accroche-toi, je mets les gaz.

- Fais attention ! cria-t-elle, tu vas nous tuer !

- Si t'as la pétoche, greluce, tu descends.

Scandalisée par les propos inhabituels de son compagnon, la jeune fille mit sa réaction sur le compte de la peur. Oui, il avait aussi peur qu'elle. Que leur voulaient donc les policiers ? Pas n'importe lesquels en plus ! Des CRS, comme pour mai 68 et les manifestations de vigneron !

Georges appuya à fond sur la pédale d'accélération. La voiture gronda mais vu que ce n'était pas une voiture de course taillée pour les 24 heures du Mans, elle n'accéléra pas d'un pouce.

- C'est une vieille guimbarde ! pleurnicha Monique. Tu aurais pu prendre autre chose chez ton père. Je parie qu'il a des Lamborghini dans son garage.

- La ferme ! T'y connais rien en bagnoles !

Les CRS se rapprochaient dangereusement. A l'entrée de Frontignan avant le passage à niveau*, Georges prit tout droit et fila vers la raffinerie « Mobil Oil » dont on apercevait les énormes containers ronds chargés de fioul.

- Ils n'oseront pas venir nous poursuivre là, ricana Georges. C'est trop dangereux. Ils pourraient faire tout péter.

Hélas, le camion de CRS n'entendait pas laisser tomber cette poursuite de malfrats qui les changeait des manifestations habituelles. Enfin un peu d'action, ce n'était pas pour leur déplaire. L'écart entre les deux voitures diminuait. Dans ce dédale de tuyauteries comment trouver une issue ? La 304 fit une embardée, Georges redressa le volant sans s'arrêter. Les CRS les talonnaient révolvers au poing. Les employés de la raffinerie hurlaient des sommations inutiles et Jacques, le contremaître chargé de la sécurité, avait pris une belle couleur vert olive et se souviendrait de cette folle équipée toute sa vie. Un vrai labyrinthe cette raffinerie ! Un labyrinthe dangereux où tout pouvait exploser emportant avec lui la ville entière. Des barrages furent montés pour tenter d'arrêter les fuyards. Mais Georges était tenace. Il sortirait de cette impasse avec ou sans Monique. D'ailleurs, il réalisa qu'elle était plus un boulet qu'une équipière. L'idée de la prendre avec lui pour convoier cette voiture en Italie était venue de son père. Cela lui sembla une bonne couverture : une jeune nana et son chéri n'attireraient pas l'attention. « Quel con ! Le pater ! », dit Georges tout haut. Monique s'accrochait à la portière et se plantait les ongles dans la paume des mains. Le labyrinthe n'en finissait plus d'étaler sa tuyauterie. Des tuyaux, encore des tuyaux... Puis soudain, un barrage. Georges freina, les pneus crissèrent, la voiture se mit en travers, il sortit de la voiture, et se retrouva nez à nez avec Robert un employé de sécurité courageux qui tenta de l'intercepter. Mais la force de la jeunesse triompha. Georges réussit à s'échapper mais Monique n'eut pas cette chance. Robert l'attrapa par le bras, la ceintura et l'immobilisa tandis que les CRS se ruaient vers eux.

Adieu veau, vache, cochon, couvée, rêves de gloire et d'aventure ! « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ». La cruche, c'était elle, la petite Monique.

La belle oie blanche réalisa l'étendue de sa bêtise lorsqu'elle apprit que son amoureux n'en était pas à son premier coup et risquait la prison ferme. Elle dut retourner chez papa maman, la queue

entre les jambes (si on peut s'exprimer ainsi pour une fille) réintégrer sa chambre dans laquelle elle retrouva son petit carnet secret et continua à lui confier ses joies, ses peines, ses rêves et ses désespoirs.

Qu'est devenu Georges ? Nul ne le sait. Peut-être a-t-il réussi à rejoindre l'Italie ? Peut-être a-t-il purgé une peine ou plusieurs dans les prisons de France ou d'ailleurs ? Faï pares. Cela fait plus de quarante ans, bientôt cinquante. C'était le 14 avril 1972. La Mobil Oil n'existe plus. Les 304 non plus. Les « Monique » sont peut-être moins cruches. Allez savoir. Quand l'amour frappe à la porte d'un cœur tout neuf, même en l'an 2017, les jeunes filles rêvent peut-être encore au prince charmant.

* En 1972, la route qui venait de Sète à Frontignan en passant par la plage coupait la voie de chemin de fer avec un passage à niveau automatique.

chasse par les C.R.S.

Frontignan - N'eut été le fait qu'une raffinerie de pétrole est un endroit assez fermé, nous aurions pu nous croire, hier à 9h30 sur les lieux de tournage d'une séquence d'un film policier. Car le hasard (qui est au journaliste ce que la baraka est au gardien de but) nous avait placé au premières loges d'une poursuite mouvementée dans le labyrinthe des installations et des routes de la raffinerie de la Mobile à Frontignan.

Une " 304 " blanche immatriculée WW dans le Tarn et (croyons nous savoir) volée à Toulouse, et à bord de laquelle se trouvait un jeune couple, força à cent à l'heure, une des entrées sud de la raffinerie, avec à ses trousses une voiture de C.R.S qui depuis Sète l'avait prise en chasse.

Au très grand étonnement du personnel, les deux voitures empruntant des voies pourtant interdites aux véhicules en raison du danger se livraient à une folle poursuite mais, en fin de compte, furent forcées de s'arrêter les issues de la raffinerie ayant été, entre temps, barrées. Ce fut alors une partie de cache-cache dans le dédale des tuyauteries entre les C.R.S revolvers au point et les fuyards.

Tout à coup, les poursuivis se trouvèrent face à face avec M. Robert Malzac agent de sécurité de la Mobile qui participait aux opérations et plongea sur l'un des fuyards lequel d'une feinte de rugbyman évita le plaquage et, sautant le mur d'enceinte s'enfuit vers Frontignan. Sa jeune compagne qui le suivait en criant fut moins heureuse et n'échappa pas à la poigne de M. Malzac.

Pendant que les policiers revenaient sur leurs pas, ils étaient informés de la capture, nous avons pu interroger cette toute jeune personne qui, obstinée, ou apeurée répondit par bribe à quelques questions que nous lui posions à la hâte, disant " qu'elle avait fait la malle avec son fiancé, qu'ils n'avaient pas " piquer " la voiture et qu'il y avait une arme dans le coffre. "

On devait effectivement trouver un superbe fusil de chasse, trente cartouches, et dans la voiture elle-même, cinq cartouches ainsi que des couvertures, des victuailles, un porte-monnaie etc

*
* *

l'enquête a permis d'établir que les fuyards sont des mineurs originaire de Niort et habitant Bordeaux. Elle a 16 ans lui 17. Ils circulaient bien à bord d'une voiture volée.

Dans le sac de la jeune fille, on a trouvé des balles d'un pistolet 22 long rifle qu'on suppose en possession de son partenaire. Ce dernier n'a pas été retrouvé.